

de feuilles, c'est-à-dire si l'on veut se borner à n'en faire qu'une seule distribution par jour et à la retirer le jour suivant, ou, ce qui est pire, à repandre la terre sur les excréments, il se formera naturellement un mélange boueux sur lequel le bétail devra se tenir et coucher. Il n'est pas étonnant qu'une pareille manière de procéder détourne de l'emploi de la terre en remplacement de la litière de paille, et qu'elle soit défavorable au bétail.

En moyenne, on peut admettre que, pour une pièce de gros bétail, il faut un à deux tombereaux de terre par mois. Si l'étable est froide, on agrira prudemment en donnant, dans le fort de l'hiver, un lit de paille au bétail pour le tenir plus au chaud. Dans ce cas, on peut laisser en place la bordure de perches, et attendre que le retour d'une température plus douce permette d'apporter de nouveau de la terre dans l'étable.

On ne saurait alléguer contre le procédé la difficulté de se procurer de la terre : on peut en trouver partout de convenable, dans les fossés, sur les beiges, etc. D'ailleurs, il ne faudrait pas se faire un tourment d'avoir à la prendre dans les champs mêmes, puisqu'elle y sera ramonée. Lorsque, par exemple, par la répétition du labourage pendant une suite d'années, des élévations se sont formées aux extrémités des planches ou des billons, on peut faire ramasser sur de petites surfaces, souvent même sur d'étroites bandes de terrain, plusieurs tombereaux de terre sans nuire au champ, ou même à son avantage quand on laisse la couche supérieure sur le lieu et qu'on emporte que la terre du sous-sol.

Il est hors de doute que l'emploi de la terre pour litière, comparé à celui de la paille et des feuilles, est une cause d'augmentation de travail pour les gardiens des bestiaux ; mais cette augmentation n'est pas tellement considérable qu'on ait besoin d'ouvriers surnuméraires, excepté aux époques où l'étable doit être entièrement déblayée et garnie de nouvelle terre.

L'emploi de la terre en remplacement de la litière ordinaire se recommande à tous les cultivateurs grands ou petits, mais particulièrement à ces derniers, parce que ce sont eux qui se trouvent le plus souvent dans la nécessité de réserver leur paille pour l'alimentation de leurs bêtes, et qu'ils ont moins à porter en ligne de compte un petit surcroît de main-d'œuvre. Cet emploi est possible dans toute étable ; il n'exige aucune espèce d'appareil dépendant, et, ce qui est le point capital, il remplit toutes les conditions d'un traitement convenable de l'engrais dans la fosse. Aucune autre méthode n'est une garantie aussi sûre de la complète utilisation du lumier.

L'œil du maître engraisse le bétail.

Monseigneur le Rédacteur,

Cette vérité passe à l'état d'axiome parmi les agriculteurs ne saurait être trop méditée par ceux qui confient imprudemment le soin de leurs bestiaux à des mains étrangères. On peut aisément se faire remplacer dans le labour, le hersage, la coupe du foin, etc ; mais pour le traitement des animaux il est difficile pour ne pas dire impossible de s'en rapporter à d'autres. Je trouve même qu'un père doit bien s'assurer des dispositions et de l'activité de ses enfants avant de leur laisser cette importante besogne. Malheur à celui qui a des enfants paresseux et qui ne va pas lui-même à l'étable trois fois par jour !

A propos, voici une histoire dont je laisse la responsabilité à un bon vieillard qui me la racontait dernièrement :

Un cultivateur honnête et laborieux avait trois garçons nommés Baptiste, Rami et Pierre et une fille appelée Louise : ces enfants étaient si diligents et si industrieux que le père et la mère ne s'absentaient jamais de la maison convaincus qu'ils étaient que les choses se feraient durant leur absence. Un frère de ce cultivateur demeurant à quelques lieues l'invitait souvent à lui faire visite, mais toujours mon bon père de famille refusait de s'absenter de chez lui pour le motif que j'ai indiqué plus haut. Un jour cependant il se décide à partir : c'était pendant l'hiver. Il dit à ses enfants : nous allons nous promener chez votre oncle, ayez bien soin des animaux ; nous by reviendrons que dans trois jours.

Les parents partis, voila la jeune génération qui s'installe à l'appar du pôle, les pères s'allant, en usage, se dort ;

mais aux animaux personne ne songe grère. Cependant le lendemain matin, Pierre, le plus jeune, demande à l'aîné Baptiste :

Les animaux ont-ils été soignés, hier ?

J'crè qu'oui répond Baptiste : et tout le monde satisfait de cette réponse se plonge de nouveau dans le doux repos que leur valait l'absence des parents.

Dans l'après-midi du même jour, même demande de la part de la fille Louise à ses trois frères.

J'crè qu'oui répond encore l'un des trois enfants. Enfin les trois jours se passent et les animaux du bon père de famille ne reçoivent aucuns soins de cette intéressante mai-onnée qu'un j'crè qu'oui jetait dans une si complète tranquillité.

Le père arrive, et la première question qu'il pose est pour savoir si les animaux ont été bien soignés.

J'crè qu'oui, répond un des enfants.

A demi-satisfait de cette réponse comme bien on peut le penser, ce brave cultivateur se rend à l'étable et trouve ici un animal mort, l'autre se livrant à d'affreuses contorsions, un autre enfin après avoir brisé ses liens se rue partout comme un enragé. Il examine, il cherche à étudier les symptômes, il n'en découvre qu'un seul : les crèches sont vides d'une manière innatée et jusqu'aux moindres parcelles de litière ont disparu. Ne sachant que supposer, mais de vinant bien quelque chose d'extraordinaire, il retourne à la maison, raconte le malheur à son épouse éplorée, et soumet ses enfants à un interrogatoire plus étroit.

Enfin, Louise, tes frères sont-ils allés soigner les animaux ?

J'crè qu'oui, répond la fille.

Allons donc ! Les-as-tu soigné toi, Baptiste ?

— J'crè qu'oui.

— Et toi Rami ?

— J'crè qu'oui.

Et toi Pierre ?

J'crè qu'oui.

A la bonne heure, je suis éclairé dit le père, je connais la maladie de mes animaux : c'est le j'crè qu'oui dont ils sont atteints.

Et le bon vieillard m'ajoutait que jamais depuis on ne vit ces infortunés parents aller faire des visites, et que dans leur paroisse quand on veut désigner un animal qui manque de soins on dit qu'il a le j'crè qu'oui.

Lecteur, prenez garde que vos bestiaux n'attrapent cette terrible maladie et n'oubliez pas que l'œil du maître engraisse le bétail. — X — *Semaine Agricole.*

Causo du retard de notre publication

Une absence de plus d'une semaine de la part du propriétaire de la *Gazette des Campagnes* a nécessité le retard du présent numero ainsi que celui du prochain numero de la *Gazette*.

Nos lecteurs voudront bien nous pardonner ces retards, car le but du voyage du propriétaire de la *Gazette* a été celui de faire l'acquisition d'un matériel d'imprimerie. Le succès qu'il a obtenu lui permettra de faire des changements à la *Gazette*, tout à l'avantage de nos lecteurs. Cet achat a été coûteux, et nous espérons que nos abonnés s'empresseront de payer leur abonnement afin d'en faire le paiement au plus tôt.

Petite Chronique

Profits réalisés par une manufacture de fromage — Nous lisons dans le *Franco Canadien* le comment qui suit :

La manufacture de fromage de Willowbrook de la rivière au Brochet, propriété de M. Jean Desmarais et sous la direction particulière de M. John Robinson, de Clarenceville, a fait dans le pace de cinq mois, à commencer du 16 mai dernier, 1,233 fromages pesant à peu près 60 livres chacun. Le fromage est d'une qualité supérieure et s'est vendu 11 centimes le livre, le tout se montant à \$8 167 39.

Le montant du lait reçu durant ces cinq mois a été 670,067 livres donnant en proportion neuf livres de lait pour chaque livre de fromage.